

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du collège / Pahnuce

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 237-239

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Assis en tailleur sur la table d'un chanoine, 36, corridor des Juifs, trois petits singes se couvrent de leurs pattes de plâtre la bouche, les yeux et les oreilles. Au-dessous, on lit ces simples mots : « Le secret du bonheur ». O sages singes ! Comme le malheureux chroniqueur voudrait suivre votre leçon : ne rien voir, ne rien dire, ne rien savoir ! Mais déjà j'entends le grand Physicien Léonard (non pas le génie ; l'autre) protester longuement : « Pour mon compte personnel, il me semble avoir vu bien des choses, en avoir davantage entendu, et j'en raconte encore plus, cependant je ne m'en porte pas plus mal. Si mes interventions, en classe, ne rallient pas toujours tous les suffrages, les papiers, toutefois, dont j'inonde, au débit impétueux du Niagara, les journaux de la région, enchantent mes lecteurs, croyez-moi : je suis payé pour le savoir. » Cette dernière réflexion éclaire d'une douce lumière la différence ultime entre nos singes et notre homme. Il en est encore une autre, s'il faut en croire un Principiste, qui déclarait dernièrement à son professeur : « La différence, Monsieur, entre l'homme et le singe, c'est que l'homme descend du singe, tandis que le singe, lui, descend... de l'arbre ».

Laissons là ces animaux et revenons à la sagesse des nations. Elle nous affirme, au dos du calendrier, que les grandes joies sont muettes, et les grandes douleurs aussi. A ce régime, il me faudrait garder le plus profond silence sur la clôture de l'année scolaire d'abord, et sa reprise ensuite. Restent pourtant accrochés à la mémoire quelques lambeaux arrachés aux brumes des souvenirs. Rien ne ressemble tant à une fin de collège comme une autre fin de collège. Depuis nombre d'années déjà, on a supprimé le théâtre qui terminait les cours, dans l'idée, sans doute, que la distribution des prix remplaçait avantageusement tout autre spectacle : le rideau ne se lève plus que sur les représentants des autorités civiles et religieuses. Quelques spectateurs privilégiés montent parfois l'escalier, côté cour, pour le redescendre, après une brève apparition sur la scène, côté jardin, les bras chargés de lauriers, et ce va-et-vient d'anges sur les degrés de la gloire évoque irrésistiblement l'échelle de Jacob.

Eh bien, tirons l'échelle et fermons le rideau. La porte du théâtre ouvre sur les vacances. On part aux quatre coins de la Suisse, de l'Europe, du monde, on fait de l'auto-stop, du bateau-stop, de l'avion-stop, en attendant les soucoupes volantes-stop, jusqu'en Turquie, ou tel Picotte, en Laponie, d'où l'on envoie des cartes postales aux professeurs, pour les édifier, aux copains pour les épater. Puis l'on s'en revient, avec un tas de souvenirs, mais sans un sou vaillant, n'ayant souvent pour toute

chemise que celle de l'homme heureux. D'autres, cependant, passaient tout leur temps libre à décliner Rosa et les invitations, à conjuguer leurs efforts et les verbes irréguliers, ou mettaient en évidence les binômes et leur bonne volonté. Ainsi fit Christian, qui au bout de sa tâche, s'exclama : « Vivement la rentrée, qu'on puisse un peu souffler ! » D'autres, enfin, au nombre desquels je me range, vinrent se retremper dans ce lieu qui les vit naître à la vie de l'esprit. Ils trouvèrent le collège plus chamardé qu'un cours de géographie, avec des bancs partout, sauf dans les classes, et une blouse noire flottant au sommet d'un échafaudage, avec M. Ceppi dedans. Il n'y a pas à dire : le plus clair du travail ici se fait tout de même pendant les vacances... Au cours d'une de ces visites, entre deux trains, j'ai vu qu'on brossait, dans une rue d'Agaune, un énorme panneau publicitaire, en caractères hauts comme Brunetti : « L'USINE LA PLUS MODERNE D'EUROPE ». (Et l'Europe, fraîchement faite, là encore, n'était pas achevée). Pas un moment, je ne doutai que la commande fût passée pour le collège.

A la rentrée, en effet, j'ai remarqué une planchette toute neuve dans un des couloirs du dortoir des Grands, ce qui fit dire à mon voisin de cellule: « Il y a beau temps qu'on aurait dû poser plinthe au Parquet ! » Nouveaux également et gênés aux entournares, les candidats aux examens d'admission. Bientôt, ils tiraient la langue sur un bassin de cinq mètres de long, autant de large et de profond ; sachant qu'il se remplit à cinq litres-minute, on demande... la couleur des yeux de l'âne venu s'y abreuver. Cependant, les parents, très anxieux, couraient du Recteur au Directeur, traînant après eux grands frères et petites sœurs, une larme à chaque cil. C'est le règne — éphémère et mélancolique — du nouveau, qu'on étourdit de tendres soins. On entend dans le lointain la rengaine d'un manège d'autos tamponneuses, et, plus près, le carrousel vrombissant des voitures qui cernent le collège, et déversent encore par les portières leur cargaison d'élèves et de cartons, aussi mal ficelés les uns que les autres. Mais le soir venu, les Anciens sont rois. Passé la porte, les voilà en pays conquis. Ils veulent bien, parfois, descendre une marche de leur trône pour lâcher un mot de superbe consolation aux jeunes cafardeux ; mais ils préfèrent raconter leurs grands voyages, en tournant et retournant machinalement leurs valises, jusqu'à ce que tous les badauds aient pu déchiffrer les étiquettes bizarres de contrées inconnues. Vital, lui, pour compléter sa série, en a emprunté quelques-unes à sa grande sœur, retour d'Angleterre.

Cette nuit-là, il pleut sur les toits et sur les oreillers : les cœurs ont des gouttières. On a des cauchemars : on rêve qu'on est rentré au collège, et le cauchemar continue tout le jour. Ceux qui ont doublé le cap d'une classe à l'autre regardent de haut leur ancienne salle, leur vieux professeur et les pauvres copains laissés pour reste. Roger grimpe et dégringole les étages en criant à tue-tête, en un langage pas encore très humaniste : « Où c'est Humanités ? » et la masse s'écarte respectueusement

sur son passage. Les Physiciens contemplent de loin les Philosophes qu'ils étaient l'an passé, les Principistes, ceux de leur ancienne école primaire, et ainsi d'un bout à l'autre du collège, tous avec ce légitime sentiment de supériorité qu'on trouve chez ceux de la première classe enfantine quand ils croisent dans la rue un gosse qui ne va pas encore chez la Sœur. « On n'est tout de même plus en Principes ! » comme disait si bien Pierre-Claude, de toute sa hauteur.

Et le train-train du vieux bâtiment reprend. Dans la salle d'étude des Grands, le surveillant fait sa ronde centenaire, et le plancher grince toujours au même nœud : ici, il y a au moins le bois qui travaille. Entre deux vers de Virgile, on entend quelques notes de la méthode rose, échappées du piano voisin, et les sanglots longs d'un violon, torturé par une main novice. Du côté des externes, Claude, visiblement désespéré par le départ de l'ancien préfet, M. Bregnard, quête des consolations extérieures : il regarde par la fenêtre proche les queues de cheval qui passent, sans cheval, et songe, tout chose : « Otten en emporte le vent ! » Monsieur le Directeur, la Cime de l'Est et Sœur Nathalie, eux sont toujours en place tandis que M. Rageth, véritable cigare volant, continue sa navette Sierre-St-Maurice avec arrêt facultatif à Zurich. Mais je serais injuste, si je ne relevais pas, au nombre des initiatives hardies de la maison, le tube de néon entre les deux affichoirs et la nouvelle poire (électrique) au grand corridor abbatial, sans parler de l'horloge parlante, qui a déserté la chambre de M. Revaz pour la salle de dessin. Trois fêtes encore à signaler, trois fêtes et pas un bruit : M. Terraz n'eut comme aubade que sa répétition de fanfare, M. Grandjean, le ronron de ses radiateurs, et M. Berberat le silence de ses retraitants.

Il y aurait bien encore à vous raconter l'histoire de « la suite de l'affaire des fuites en Suisse », mais demandez-la à M. Berclaz, de préférence un jour où il n'a pas une rage de (fausses) dents.

PAHNUCE